

L'ignominieuse escapade de Marsault de la Renaudie.

En traversant le ruisseau, Marsault se doutait bien qu'il franchissait là une limite, effaçait une frontière, pire, transgressait un interdit. Seulement, lui d'habitude si borné, volontiers pantouflard, s'était senti tout à coup pousser des ailes. Depuis que la neige avait fondu sous cet étonnant et éclatant soleil de fin mars, depuis que dans la vallée toute entière l'eau avait repris son chant printanier, que des migrateurs étaient soudainement réapparus, ce grand échalas s'était réellement perçu des fourmis entre les doigts de pied. Jusqu'alors migraineux, (du coup, recroquevillé sur lui-même), il avait donné à chacun d'entre nous la fausse et débonnaire apparence d'un être statufié. Comme pétrifié à la façon d'un menhir issu des temps immémoriaux. Or, voici que ce matin-là, par on ne sait quelle féerie, l'étau lui enserrant son énorme tête avait miraculeusement disparu, une vigueur soudaine s'étant emparé de tout son corps, ressuscitant au creux de lui-même son âme de pionnier.

Bien sûr, cette improbable félonie chez un personnage de réputation si noble pourrait vous sembler dérisoire et vous laisser de bois si, en guise de préambule, nous ne vous exposons plus avant notre contexte. Notre paysage. Aussi, apprenez que ce ruisseau, devant vous si badin, a-t-il eu depuis toujours pour austère fonction de partager notre fief en deux versants. Véritable épine dorsale de notre récente et moderne RNR134, ce modeste ru court en effet depuis la nuit des temps et avec une même insouciance dans nos bas-fonds, libre dans ses méandres, joyeux de ses très modestes cascates, davantage contraint par le relief que par ses fragiles berges le canalisant toutefois jusqu'à ses épousailles, tout là-bas vers l'Ouest, dans le mitan du lit de la si précieuse Tardoire.

Marsault, (plus exactement les siens pour qui sera désireux de respecter à la lettre son arbre généalogique), fut le tout premier à s'installer dans notre combe. Du coup, il en colonisa les meilleurs escarpements, ceux de l'adret dont il fit sa baronnie, préemptant dans cet Eden les parcelles les plus ensoleillées, pour sa petite personne et aussi, à ce qu'il envisageait alors, pour sa très nombreuse lignée. En effet, ce grand mâle, arrogant, un tantinet prétentieux, n'écoula en s'implantant sur cette terre qu'une seule loi, celle du sol, et que fin politique, il rebaptisait volontiers loi de la Nature. Or, ce qui commanda bien davantage à ce pseudo-écologiste, fut sa mesquine nature à lui, tant il est vrai que les études sur la biodiversité nous éclairent désormais sur l'extraordinaire complexité des principes réglant toute vie sur notre fragile planète.

Les règles d'urbanité dûment répertoriées dans le code rural ne semblèrent en effet nullement le concerner. Les actes notariés, les minutes, les plans cadastraux, les arrêtés départementaux ou communaux, les décrets, leurs circulaires d'application, bref toutes ces lois si scrupuleusement construites au long des siècles, votées par le plus grand nombre ou édictées par les puissants, traditions, us, coutumes, légendes, mythes conservés dans nos bibliothèques ou réformés dans nos assemblées, maintes fois réécrits ne furent pour lui que feuilles mortes. Il les regardait fuir, emportées par le courant, balayées par les vents, réduites à néant par l'alternance des saisons. À tout vous dire, malgré sa hautaine stature, Marsault s'était davantage révélé braconnier que grand seigneur, maraudeur, du genre à toujours convoiter le bien d'autrui. Insidieusement. Et de plus, ce matin-là, souterrainement.

Il vous faut également vous rappeler combien, lors de ces récentes et dernières années, notre vie secrète fut dévoilée au grand jour. L'intimité de nos réseaux d'informations se trouva ainsi trahie par nombre de scientifiques glosant à qui mieux mieux dans leurs gazettes sur nos surprenantes capacités langagières. Sans doute, est-ce par là que fut introduite dans nos conversations cette *fake new*, (si vous me pardonnez cet anglicisme), concernant un improbable réchauffement climatique susceptible de menacer notre si agréable biotope. Durant l'hiver et du fait de tous ces commérages, un vent de panique souffla sur la Renaudie toute entière, chacun se demandant bien comment les misérables engagements du dernier Grenelle de l'environnement ou les chétives directives européennes suffiraient à nous mettre à l'abri d'un tel cataclysme. Mes amis les trembles en tremblèrent de tous leurs membres, les aulnes glutinèrent plus que de raison, le cornouiller saigna quand châtaigniers, noisetiers et noyers décréterent unilatéralement le gel de leurs si fructueux comptes-épargne, menaçant par la même toute l'économie de notre ripisylve. Pris dans cette tourmente, je développai personnellement sur toute la si délicate blancheur de mon écorce une horrible poussée d'affreuses verrues : cette affection psychosomatique signant là, bien mieux que toute autre forme d'expression, notre profond désarroi.

Ce fut donc dans ce contexte de crise qui aurait du rappeler à chacun nos ancestrales et forestières valeurs de sédentarité, partant de solidarité, d'entraide entre végétaux malgré la diversité de nos essences, de plus, notre mission de *corridor biologique* pour tous nos hôtes animaux, que ce grand dadais décida de prendre la poudre d'escampette ! Ce traître avait en effet profiter de l'émoi général pour sournoisement préparer son escapade. Durant l'automne, les chevreuils s'étaient régalez de ses feuilles, puis l'unique vannier de Montbron était passé lui faire sa coupe habituelle d'arbre têtard, autant de préparatifs nécessaires à sa traditionnelle et quiète hibernation. Du coup, chacun l'imita selon son propre rituel ; les chênes, ataviquement frileux, demeurant comme toujours les derniers à se déshabiller, mais ne manquant pourtant pas de souhaiter à chacun *bonne nuit, bon hiver*. Et ce dernier aurait pu être des plus calmes sous son manteau de neiges immaculées si le cauchemar que je viens de vous relater n'était venu polluer notre majestueuse sérénité hivernale et que vous autres, humains hyperactifs, nous enviez tant.

Une chose que je me tue à répéter tous les jours au damier de la sucisse, tant amoureux de mon ombrage, mérite que je vous l'enseigne à vous également. Car, il faut bien que vous compreniez, qu'aussi curieux que cela vous puisse paraître, nous autres les arbres, sommes tous comme vous autres nomades, migrants en fonction du climat. Bien sûr, l'éphémère de vos courtes existences ne vous permet pas toujours de concevoir cette évidence, surtout quand bien souvent nous pareissons plus qu'il ne faudrait dans des endroits aussi charmants que dans cette vallée. Or, sachez que l'occurrence d'une modification climatique, une nouvelle glaciation de Wurm, une humeur soudaine du soleil, nous poussent volontiers hors de nos pénates. Seulement, et j'aimerais qu'ici, chacun en prenne de la graine, de tous temps, nous avons toujours joué collectif !

Aussi, comprenez que chez nous, chers amis humains, un arbre, fût-il mâle, n'est pas la forêt ! Et si ce seul marsaule égocentrique se distingue aujourd'hui en glissant furtivement sous le lit du ruisseau une hypocrite racine afin de prendre pied par marcottage sur le versant ubac et donc plus ombragé, imaginez combien ce comportement ne nous ressemble pas. Nous sommes plus que tout un ensemble, un écosystème qui n'a rien à gagner de telles initiatives individuelles ! Et que s'il nous fallait nous réformer, (nous n'avons rien contre le changement), cela ne pourrait se faire que de façon unitaire, collective. Car, et en guise de conclusion, je le dis là vraiment comme je le pense et avec toute la placidité qui caractérise mon essence, cette fuite en avant de vieille souche en insolents rejets de la part de ce pauvre Marsault, à tout le moins, ce n'est pas du bouleau !